

Camille de Villeneuve

ROSSO

Roman



L'ARPENTEUR

DU MÊME AUTEUR

LES INSOMNIAQUES, *Points Seuil*, 2009.

CE SERA MA VIE PARFAITE, *Points Seuil*, 2013.

LES FONDS NOIRS, *Gallimard, L'Arpenteur*, 2016.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Camille de Villeneuve

ROSSO

roman

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

Pour Valérie Tordjman

Il me semblait que j'étais moi-même ce dont
parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la riva-
lité de François I^{er} et de Charles Quint.

MARCEL PROUST

C'est le livre d'un amour impossible, un amour né à Volterra, une ville de Toscane surplombant un paysage montagneux, devant un tableau qui représente les amis du Christ le faisant descendre mort de sa Croix. Des femmes aux vêtements flamboyants se tiennent dans les bras, l'une serre son visage dans ses mains. Le fond est bleu comme la mer.

Le tableau se trouve dans le musée de la ville. Il est l'œuvre de Rosso Fiorentino, un artiste italien qui, fuyant le sac de Rome, passa les dernières années de sa vie en France.

Lorsque je sortis dans la ruelle qui conduit au musée, je décidai de tout savoir de lui. Je fouillai les livres tel un amoureux le web. Je m'impatientai, mendiant des informations aux universitaires comme on harcèle les amis de l'aimé pour savoir où il est, avec qui, comment interpréter un regard, recevant les mêmes silences et sourires de pitié. Je consultai des lettres, des factures, des poèmes, j'écoutai les savants, adeptes de la secte des amoureux de morts, qui pouvaient comprendre mon enfer. Ces préliminaires me frustraient. Volterra s'éloignait. Je tenais des éclats de faits

et de récits, cherchant la source du kaléidoscope qui donnerait à l'ensemble sa lumière et son mouvement. J'exagérai une lettre à Michel-Ange, l'hypothèse d'un séjour à Naples, comme on pense, parce que Google en conserve des pages d'archives plus abondantes, que l'objet de notre désir vit pour une cause qu'il a dans son cœur déjà abandonnée. Je cherchais parfois, dans mon soliloque tout orienté vers Rosso, à babiller sur un événement qui m'était apparu, par le miroir déformant des livres, si fortement attaché à lui. Il se détournait alors, m'imposait la violence et la douceur de sa peinture.

Il me fallut procéder autrement. Inventer mon amant enterré quelque part sous les dalles de Notre-Dame (longue errance dans la pénombre de la cathédrale, prise dans le flux des touristes un peu hagards de lever les yeux vers l'éblouissement coloré. Je caressais des pieds le sol, pour moi une vaste pierre tombale). Puis le séduire avec méthode, pour que mon infini regret qu'il ne m'ait pas tenue dans ses bras, je l'attribue au temps qui nous sépare des êtres que nous aurions pu aimer, et non à l'orientation supposée de ses goûts. Assumant l'invention, je me devais de brutaliser le passé pour qu'il sue sa folle étrangeté, pour qu'il ne se referme pas sur la chronologie. J'ai forcé Rosso à se tourner vers moi, j'ai malmené les lieux, les faits, les êtres, j'ai diffamé les personnages que j'admirais, j'ai exagéré les hypothèses, pillé et douté de Vasari, son biographe, jusqu'à toucher le manteau de mon amour, vivant.

Un rêve

Il avait tourné la tête vers le ciel orange où se terminait la course d'un aigle ; au-dessus des arènes, l'oiseau avait vrillé avant de tomber à pic sur la ville. « Néfaste », déclara un vieillard accroupi qui vendait des boulettes de poisson aux travailleurs.

C'était l'heure où la faim commençait de serrer l'estomac. Une odeur de viande cramée traçait sa route par les narines des marchands, des femmes et des enfants qui rentraient pour la sieste et suspendaient leurs pas. Les flammes se dressèrent soudain sur le Colisée avec les cris des jeunes filles. Elles les pointèrent du doigt depuis leurs fenêtres du Trastevere. Alors il s'entendit murmurer : « C'est un jour sans pitié pour les malheureux. »

La foule descend du Capitole vers les ponts et des hommes se jettent en hurlant dans le fleuve. Des enfants passent par-dessus bord, sacs empoignés par des fous. Sur la rive du Tibre, les cuisinières, foulonnières, lingères et teinturières, leurs tresses mêlées, robes légères d'août collées aux seins, passent des amphores aux pompiers. Ah ! Au fond, le spectacle du petit pape Léon ! Il bénit le

peuple du haut de sa loggia, avant de déjeuner de figues et de poisson à l'ombre d'un patio. Courts et gras sont ses doigts qui bénissent les mourants depuis la villégiature d'Ostie, protégée par les colonnes corinthiennes et les voûtes de pierre peinte.

Rome brûle.

Qu'elle est belle, au bout de la rue, la jeune fille juchée sur ses demi-pointes, la tête tournée vers le feu, ses mollets affolés dans le Borgo.

Son cœur bat quand il approche du pont; il ira au feu. « Vous sentez Savonarole? » crie-t-il soudain. Cette odeur familière de bûcher.

« Que dis-tu? » C'est un grand-père qui le bouscule.

« Tu as la tête d'un homme de l'Empereur, rétorque le peintre. Aucune chance que je t'adresse la parole.

— Je suis Empédocle. » La barbe blanche de l'homme descend jusqu'au nombril.

Le peintre se moque à grands rires paniques. N'empêche, il manque une sandale au grand-père. Ce pourrait bien être Empédocle. C'est une occasion à ne pas rater. « L'Empereur, s'il le faut, je le tuerai de mes mains, dit le peintre en montrant au philosophe ses doigts arthritiques. Je l'étoufferai comme fait la salamandre, elle harasse la flamme et avale le mal qui la possède, sa peau est plus éclatante, son regard meilleur. » Il imite la créature qui bondit et se contorsionne. Empédocle fait une drôle de tête. Il ne semble pas ébloui par cette histoire de salamandre. « Tu es bizarre. Lequel, d'empereur? » s'enquiert-il seulement en se tournant vers l'Aventin.

Là-haut Néron glisse, entouré de musiciens et de

poètes, dans son manteau de scène trop long sur lequel marche un enfant. Courroucé, l'Empereur, du geste qu'il fait pour la retirer, déchire sa traîne. « Peu importe lequel. » Le peintre détourne les yeux. « Je marcherai jusqu'au feu et y pénétrerai comme dans un temple, le monde sera sauvé. » Il le répète avec solennité.

« Imbécile! ricane Empédocle. Le monde tourne selon l'alternance de l'Amour qui unit toutes choses et de la Haine qui les dissout. C'est l'époque de la Haine. Nul ne sait quand elle finira, sauf moi. Les membres vont sans tronc, les têtes seules, les yeux glauques n'ont pas de front. Le sacrifice est l'idée la plus débile qu'un esprit d'homme puisse concevoir. »

Des cris aigus leur parviennent. Les nobles depuis les terrasses de leurs villas d'été appellent le peintre. Oh cette lumière éblouissante... Oh les murs saignants de la Ville éternelle... Oh le chatolement cramoi des ruelles.

« Où est le peintre? Où est le peintre, qu'il nous peigne l'incendie? Les couleurs! Les contrastes! L'énergie! Quatre cents pour une fresque, cinq cents! Mille! »

Ça vocifère et renchérit entre les palais. Le peintre tente de trouver un abri mais les bâtiments s'effondrent. Rats et chiens filent entre les jambes. Empédocle a disparu. Dans les décombres, une botte ensanglantée émerge. Des corps enflammés titubent. Un bloc de pierre se détache du ciel calciné. Un homme tout près de lui est tombé. Son abdomen ouvert halète sous le ciel qui se déploie à l'infini, tenture bleu de smalt que n'atteindra nul feu, reposant en lui-même.

Alors le peintre se met à courir vers le désastre. Il marche sur les morts, saute par-dessus un mur de théâtre auquel un homme se retient. Il enfonce les doigts dans les oreilles pour fuir les vociférations de ses commanditaires. Il entre dans l'obscurité. Il entre dans la fournaise.

Au milieu des poutres, des vêtements et des ustensiles fondus, il n'entend que le crépitement d'un feu de bois auprès duquel il chanta, il y a longtemps, avec son luth.

Bartolomé est assis là, les doigts de la main gauche tachés d'orpiment, dans Rome qui disparaît. Il joue une mélodie orientale à la guitare. Il lève sur Rosso des yeux de lait et parle dans sa langue :

« Rosso, amor, que haces aquí, conmigo? Es tiempo? »

Fontainebleau, décembre 1539

1

Une brume blanche descend depuis Avon, longe le ru de Changis gonflé par les dernières pluies et enveloppe en sortant des bois le bourg de Fontainebleau blotti contre la modeste église, à l'heure où les ouvriers sortent de leur maison pour tâter l'air gelé, le pantalon encore lâche à la taille, la tête hirsute. Dans les hôtels neufs d'aristocrates qui ont poussé entre les maisons de grès hâtivement faites, une excitation inhabituelle force la course des domestiques et les voix s'interpellant pour du bois, du linge, des vivres. L'appel guttural d'un coq traverse le ciel suivi des grognements des porcs, l'eau claque sur le pavé des seuils et dégouline jusqu'aux terrains de l'ancienne abbaye des moines trinitaires dans lesquels elle s'enfonce, courant jusqu'à l'abond des jardins et des écuries, sondant les anciens marécages que domine le labyrinthe génial des canaux, des fossés, des tertres et des viviers, touche aux aqueducs souterrains et jaillit par le rocher de la fontaine d'Hercule devant l'étang royal que l'hiver noircit.

Une vapeur sort par les portes entrouvertes des bains sous la galerie qui unit l'ancien donjon du château et la chapelle. Depuis l'aurore le bois brûle dans les étuves neuves, si bien qu'il faut aérer par le sud et le nord, vers le jardin du roi, où elle passe sur les télamons égyptiens, témoins cinérifiés de la chambre de l'Incendie, et les bébés enlacés sur la porte de pierre. Jusque dans la basse-cour vient l'odeur de la chaux parfumée qui brûlera la peau en retirant poils et points noirs des aisselles, des nez, des torsos de la Cour. Les bâtiments de moellon enduit et de grès, les plantes et les arbustes couleur de terre semblent, au dégel, calcinés, et les cheminées de brique marquées du chiffre royal d'ultimes foyers ardents.

Il faut entrer dans le secret de la cour ovale aux hautes fenêtres, aux bâtiments serrés que seul rythme le portique italien tout neuf sur le nord, larges du côté de Saint-Saturnin mais sans perspective sur les fenêtres du Roi à l'ouest, pour goûter l'intimité d'une maison de maître aux étages biscornus où les enfants se cachent et font des farces quand les hommes chassent, où les femmes protègent le silence des appartements quand les derniers cavaliers ont frotté les pavés et battu l'air de leurs cris.

Dans la forêt drue qui enclave le tout courent les bêtes rousses et noires.

Rosso Fiorentino s'est redressé. Le manche de son poignard dépasse de la couverture et se fourre dans la longue barbe de cuivre. Coulent sur sa tempe quelques gouttes qu'il écrase entre le pouce et l'index comme des punaises. Il s'essuie sur le traversin.

Il semble à Lino, couché contre un pied du lit, qu'un arbre s'est abattu. Il lève les poings en avant pour combattre. Il y a une seconde, il les tenait mollement serrés près de son crâne comme un bébé endormi.

Rosso parle : « Tout a brûlé. Rome. C'est ainsi. »

Lino, assis par terre, ébouriffe ses cheveux : « Encore un cauchemar. Vous avez crié en espagnol. »

Toute la nuit le Maître a vagi de douleur et d'angoisse et Lino (c'est le surnom donné par les Italiens de France à Barthélemy, que Rosso appelle Bartolino), Lino a retenu ses poignets pour qu'ils ne se tendent pas vers les colonnes du lit, caressé le front collant et rebelle. Rosso délirait qu'il devait se lever. À présent le Maître a les joues creuses et des cernes gris entourent ses yeux, mais ils n'ont plus l'expression sauvage qu'ils avaient dans la nuit.

Le corps entier de Lino lui fait mal, à cause de la pailasse depuis laquelle il veille le Maître. Il doit l'admettre, maintenant qu'il est parfaitement réveillé : à un moment il a prié pour que Rosso meure vite et qu'il puisse enfin dormir. Il n'a pas été exaucé. La voix du peintre fait vibrer la chambre. Rosso demande pour la troisième fois si l'Empereur est arrivé.

« Il ne devrait plus tarder. »

Lino croise les jambes en tailleur et raconte à Rosso qu'il a failli mourir, cette nuit, d'une sacrée fièvre. Un tas de linges mouillés est posé sur le chevet, une auréole brune en déborde et descend sur la porte dans laquelle un ovale découpé fait paraître le pot de chambre. Rosso laisse pendre son bras vers Bartolino, lui tapote l'arrière du crâne, lui tire l'oreille et réclame du vin.

« Ah non ! Budé m'a bien dit de ne pas vous servir avant la fin de la fièvre. Il n'y a pas pire, cela excite les esprits animaux dans les artères qui sont les canaux sensibles de la maladie. »

Bartolino imite le débit grave de Budé. Rosso se moque : « C'est que c'est savant ! Personne ne me respecte plus, voilà la vérité. Quand l'Empereur arrivera je veux être réveillé. Si ce n'est pas le cas, je vous mets à la porte. Toi. Francisque. Tout le monde. »

Bartolino rigole. Cela lui fait plaisir de voir le Maître en meilleure forme. Il y a deux jours, sa fièvre a fait perdre connaissance à Rosso dans la galerie du Roi, quand il examinait les derniers stucs de Scibec de Carpi avant la visite de Charles Quint. Lino a été tenté de demander à Jean de Lateranne, l'aumônier de François, de passer par la chambre du peintre. Il semblait presque mort. Depuis le premier dimanche de l'Avent, c'est un malade si pénible que seul un enfant dégourdi comme Bartolino peut le supporter.

Des pleurs de fatigue roulent sur les joues de Lino. Il se gratte la poitrine et l'entrejambe, modèle ses cheveux gras et s'étire d'un coup comme un drap qui sèche. Pfff... il dégonfle, bâille et paresseusement se lève pour